

LE POIDS DU LOGEMENT

LA MENAGERE AU LOGIS

[...] Cet été, j'étais de nouveau en rage contre notre logement: en vacances, garder mon petit garçon dans ces 3 pièces, c'était infernal; de plus, avec les pluies de juillet, cela recommençait à couler aux châssis, au mur et sur la terrasse. J'en pleurais. J'étais furieuse sur le propriétaire, qui ne répare rien, sur mon mari, qui ne s'en fait pas comme moi, car il ne vit pas toute sa journée là-dedans. Je ne voyais plus qu'une chose: déménager. L'appartement me donnait le cafard. Il faut dire aussi que nous ne sommes pas partis en vacances.

J'ai trouvé dans la même rue un appartement avec une pièce en plus, et une salle de bain; naturellement, il coûtait plus cher. Je faisais déjà des combines pour le budget quand, suite à la lecture de la brochure "Les ouvriers sont malades du travail !" et aux discussions avec mon mari, j'ai commencé à voir les choses autrement.

Qu'est-ce que je cherchais exactement avec ce déménagement ?

Bien sûr, un peu de confort en plus est toujours agréable, mais est-ce que c'est cela qui allait résoudre mes problèmes, me rendre plus heureuse ?

Non, le fond de l'affaire, c'est que je cherche une meilleure ambiance de voisinage, plus de contacts, me sentir moins isolée, ne pas être enfermée seule dans mes 4 murs; une meilleure ambiance familiale aussi: toutes les vacances avec l'enfant dans les jambes (il n'y a pas de garderie ni de coin de jeu assez proche), les soucis syndicaux de mon mari, les contradictions à résoudre dans le couple. Un appartement plus confortable n'aurait rien changé à tout cela. J'aurais payé pour une apparence d'amélioration.

Voilà comment on se fait avoir: au départ, on cherche une autre valeur à la vie et on se retrouve en train de courir derrière des biens de consommation. Au lieu de me libérer, j'allais me mettre des chaînes en plus (les tracas du déménagement, les soucis du loyer plus cher, la déception de retomber sur les mêmes problèmes). Tout ce temps et ces efforts gaspillés dans le déménagement, à courir derrière mes illusions, c'était autant de perdu dans la recherche de solutions véritables.

Prendre conscience de cela m'a calmée et encouragée. En premier lieu, la discussion là-dessus avec mon mari nous a rapprochés; il est entendu que nous déménagerons dans un an ou deux pour nous installer plus près de nos connaissances parmi les dockers. C'est cela qui changera vraiment l'ambiance et permettra de mieux s'organiser entre les familles pour les problèmes d'enfants, de loisirs, de travaux ménagers. En attendant, j'ai fait le tour des locataires des autres appartements et je suis arrivée à une solution qui satisfait tout le monde au sujet d'une affaire d'entretien des escaliers où le propriétaire était occupé à mettre la bisbille.

Du coup, depuis lors, les vieux de l'étage en dessous ne réclament plus que mon fils fait trop de bruit ! Ce n'est pas grand chose, mais cela m'a fait plaisir, je me sentais mieux chez moi. Dans l'autre appartement, sur quels voisins serais-je tombée ? En tous cas, j'aurais dû recommencer les relations à zéro avec eux.

Ce que je veux montrer avec ce petit exemple, c'est que l'ouvrier ne peut acheter son bonheur en achetant ce que la société de consommation lui présente, il doit le construire lui-même.

Denise Beni

ON HABITE MIEUX, MAIS ON EST PLUS EPUISE

(Extrait de la brochure "Les ouvriers sont malades du travail !")

Les ouvriers ne vivent généralement plus dans les taudis d'autrefois, entassés les uns sur les autres. Seule une partie des immigrés connaît encore ce sort. Souvent devenus propriétaires, les ouvriers doivent être endettés pendant une vingtaine d'années avec tous les risques que cela comporte. Puis, ils

doivent entretenir leurs maisons, consentir des grands frais, et tous, propriétaires ou locataires, passent un temps énorme à bricoler; en fait, à prolonger l'abrutissement de la journée à l'usine. Le logement est certainement pour beaucoup dans l'épuisement physique et nerveux des ouvriers. Plus le temps passe, plus les réparations s'imposent, plus l'ouvrier est rivé à son logis. L'entraide entre ouvriers, la lutte contre les loyers élevés connaîtra certainement une nouvelle extension.

(La Vérité, septembre 1981)

LA BRIQUE DANS LE VENTRE, ÇA PESE

CA PÈSE

Acheter une maison pour "être libre", "avoir la paix". Qu'on ait un propriétaire négligent ou mal embouché, qu'on soit ennuyé de lui demander les réparations, c'est souvent la conclusion qui s'impose. Être libre ? La brique serait plutôt un boulet à la patte.

Des corvées à n'en plus finir. Au début, c'est pour aménager; puis, pour entretenir; dix ans après, commencent les premières réparations. Cela correspond à la durée de vie des matériaux utilisés dans les constructions accessibles à un revenu d'ouvrier; à plus forte raison s'il ne s'agit pas d'une nouvelle maison.

D'accord, les ouvriers réalisent souvent des petites merveilles dans leur intérieur. C'est le seul terrain où peuvent s'exercer leur créativité, leur ingéniosité technique. Mais quel gaspillage d'énergie, quel champ d'application étriqué...

Avoir la paix ? Une route va peut-être passer à proximité, ou un gros immeuble être construit en face, ou une entreprise polluante; si on ne s'entend pas avec le voisin, l'enfer des nerfs s'installe. Si on doit chercher du travail ailleurs, les trajets s'allongent d'autant. Quand les enfants s'en vont, on reste avec une grande baraque à entretenir et à chauffer. En cas de divorce, la maison complique encore les choses. Et si l'on cède à tous ces motifs de départ, on s'enchaîne à la corvée d'une nouvelle installation...

CA COÛTE

"*Au moins, je paie pour moi.*" Pas vrai. Les taux d'intérêt sont élevés. Si on emprunte un million, on en rembourse deux – un pour soi et un pour la banque. Quand tout sera payé, dans 10 à 20 ans, la maison aura-t-elle encore la même valeur, vu la crise et la mise en vente croissante ? Toiture, peintures extérieures, chaudière, humidité, autant d'occasions pour des frais importants. Si on perd son emploi, on a bien du mal à rembourser les crédits, à payer les réparations, parfois il faut revendre en urgence et y perdre.

CA NE PROTÈGE PAS DU RACISME

La brique belge est contagieuse. Les émigrés récents ont des rapports particulièrement épineux avec les propriétaires et la blessure d'exil est encore à vif; quelle meilleure consolation semble-t-il qu'une maison à soi ? On rassemble les énergies et les revenus de la grande famille, frères, parents... et on devient propriétaire. Mais par la suite, les jeunes couples s'intègrent au mode de vie belge et la cohabitation avec les parents ne va pas sans heurts... suivis parfois d'un déménagement. Surtout, les murs à soi ne font pas reculer le racisme, ils accentuent plutôt le repli et même fournissent un prétexte raciste en plus. "*Les immigrés sont riches, ils ont tous leur maison !*"

CA ISOLE

La maison achetée est plus "isolante" que la maison louée. D'abord, elle consomme plus de temps libre et d'énergie, autant de pris sur les contacts sociaux. Surtout, elle symbolise mieux la "coquille" refermée sur la petite famille. Le mirage de la maison à soi naît dans le désert des déceptions sociales, du travail frustrant, du mode de vie individualiste. Puisque tout échappe au contrôle et à la compréhension des gens, au moins que dans la sphère familiale, on puisse "se rattraper". La coquille

paraît plus sûre si on en est propriétaire. La maison à soi devient synonyme de bonheur (voir les images de la publicité immobilière). Mais à l'abri de chaque coquille (achetée ou louée) se déroulent les mêmes scénarios pénibles des difficultés quotidiennes. Chacun les subit entre soi, bien isolé du voisin. Au sein même de la famille, la conception des pièces reproduit encore l'isolement, l'individualisme: l'idéal étant une pièce pour chacun.

Certaines réactions de révolte émergent. Des femmes au foyer ne peuvent tout à coup plus supporter "les quatre murs" qui ont coûté tant d'énergie et d'argent, elles y étouffent; ou bien elles en ont marre d'astiquer continuellement et décident d'en faire moins et de sortir plus. Des jeunes aussi cherchent l'air ailleurs. Un ouvrier vomit tout à la fois la brique et la famille et plante tout là quatre ans après l'achat. La douleur attire l'attention sur le mal, c'est un début.

Note: cette critique n'implique pas la défense de la location.

L.M.
(Vérité, octobre 1987)